

Contempler le rêve

Catherine Mavrikakis

Numéro 306, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72770ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mavrikakis, C. (2015). Contempler le rêve. *Liberté*, (306), 71–72.

CATHERINE MAVRIKAKIS

L'IMPERTINENCE

Contempler le rêve

Quand la lune solitaire
paraît à l'horizon.

ALORS que le Moyen-Orient est secoué par une autre crise, que la Russie dévore l'Ukraine, que l'État islamique coupe les têtes et terrorise les journalistes, qu'au Nigeria les jeunes filles sont kidnappées malgré une grande et très impuissante indignation de l'Occident, qu'Ebola menace l'Afrique et la planète, que le monde entier semble prêt à se faire violence, j'ai envie de me transformer en une mauvaise Ariane et couper le fil Twitter de notre civilisation terrestre hyperconnectée. J'aspire à oublier pour un instant mes ruminations politiques et les actualités presque toujours déjà caduques et je vais tenter de me réfugier dans les considérations les plus inactuelles et les plus intempêtes qui soient.

Je rêve d'être comme Victor Hugo, le poète engagé, qui écrivait pourtant : « Je suis un homme qui pense à autre chose. »

Penser à autre chose, sans spécifier quoi, en laissant les idées aller au hasard, follement, lentement, est peut-être nécessaire alors que nous sommes agrippés désespérément au présent et à sa vitesse. Parce que penser à « cela », à ce qui nous préoccupe si fort, tout le temps, demande une réflexion que seuls l'oubli et l'écart peuvent susciter.

C'est le moment de retourner à une lecture que j'avais abandonnée pour je ne sais quelle mauvaise raison, celle du récit par Pliny le Jeune de la mort de Pliny l'Ancien durant l'éruption du Vésuve. Plus que jamais j'ai à comprendre qu'on puisse avoir envie de se perdre comme Pliny le fit et en périt dans la contemplation du Vésuve en éruption ou encore de regarder les astres et tout particulièrement la lune.

Le 10 août dernier, sans partager quoi que ce soit avec Guy Laliberté, sans aucun rêve de tourisme spatial, j'ai entrepris le début de mon voyage vers l'infini et, comme Cyrano de

Bergerac, je vais essayer de rester dans la lune le plus longtemps possible...

Le 10 août dernier, au coucher du soleil je me suis donc retrouvée sur une plage de la côte est de l'Amérique du Nord pour contempler le périgée-syzygie, le moment où la pleine lune se retrouve au plus proche de la Terre. L'astre semblait alors très gros. Oui, la lune comme la décrit Zarathoustra, semblait : « vouloir mettre au monde un soleil, tant elle était couchée là, large et lourde », et mes pensées pouvaient aller en tous sens, désordonnées, fortes.

Gardons-nous de tuer le clair de lune ! N'écoutons pas le futuriste Marinetti qui rêvait d'assassiner le ciel, parce qu'on ne sait jamais ce que le ciel pourra nous apprendre et dans quel état propice à la pensée il nous plongera.

Je n'étais pas seule au bord de l'eau, au clair de la lune, le 10 août dernier. Partout dans le monde, nous étions nom-

Pouvons-nous
« rêver tout debout »
et ne pas nous
réveiller trop vite ?

breux à avoir abandonné nos *selfies* et à photographier autre chose que notre misérable condition humaine. Nous étions mélancoliques ou enthousiastes, en tout cas toutes et tous en quête d'inspiration, d'autre chose, d'ailleurs et d'autrement. Nous regardions la lune, cette même lune que tant de poètes, de philosophes, d'amoureux ont chantée, cette lune qui nous réunit à travers les époques ou encore l'espace, comme le montrait déjà un ancien poème du Chinois Zhang Jiuling dans lequel deux amoureux regardent en même temps la lune et se sentent proches malgré la distance qui les sépare.

Devant la lune grosse de l'éternité, le 10 août dernier, je me suis sentie aussi proche de Zhang Jiuling, des Pliny que de mes contemporains, je sentais tout près de moi le souffle de Victor Hugo qui, convié par son ami Arago à regarder la lune dans son télescope, aperçut l'infini et entendit alors le rire des « ténèbres hilares » qui peuvent résonner sur la Terre comme la voix fêlée de l'art.

Avec Victor Hugo, la célèbre phrase de Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie », se trouva légèrement modifiée. Le cosmos n'était pas muet pour Hugo, il riait. Peut-être des humains, peut-être de lui-même.

Hugo, si l'on en croit Annie Le Brun, cherchait à « réinvestir l'infini et l'obscurité » pour en faire « d'étonnantes armes contre l'indicible ». Dans sa contemplation du colossal, de

l'immense, Hugo était à la poursuite de son propre génie, de l'abîme du monstrueux, de l'intensité qu'il fut à même de voir en lui et de faire advenir dans ses écrits.

Il y a tout juste quarante-cinq ans, le 20 juillet 1969, Neil Armstrong posait le pied sur la Lune. Avec emphase, l'astronaute nous parlait d'un petit pas pour l'homme et d'un grand pas pour l'humanité, tentant ainsi de faire entrer la lune dans l'échelle de nos progrès. Or, il y a fort à parier que ce n'est pas à notre pouvoir sur la lune que nous pensions le 10 août dernier, ce soir de super lune. La lune, même si elle



Une chose était sûre : maintenant qu'il avait gagné le concours de limbo, les collègues du bureau allaient enfin l'apprécier à sa juste valeur.

a été domptée et aménagée par l'humain, était cette nuit-là sublime, éternelle, vertigineuse. Et les soirs de pleine lune, nous regardons le ciel, non pour le conquérir, mais pour sentir sa démesure et sa folie, qui répond à la nôtre.

Il faut sentir « la force cosmique du désir », décrite par le philosophe Gilles Deleuze, pour sortir de nos identifications œdipiennes et réprimer notre envie trop simple de prendre la place de papa ou de maman dans le monde. Imaginons qu'il nous arrive de rêver d'être la fulgurance d'une comète, la force d'une tempête solaire ou encore deux étoiles, comme le sont un instant les êtres dans les *Contemplations* de Victor Hugo.

Il y aurait dans notre rapport au ciel, à la lune, à l'immensité du monde quelque chose qui nous permettrait de quitter l'Histoire pour retrouver une part indomptée, non domestique, voire visionnaire de notre présence au monde, celle-là même qui nous permet de penser à autre chose, pour mieux penser et repenser la vie. Ce n'est pas seulement à notre passivité, à notre petitesse, à notre possible écrasement que nous

convie le ciel, mais bien plutôt à des mouvements naturels, des forces puissantes qui permettent au monde de « tenir », d'exister. « Il faut porter en soi un chaos pour mettre au monde une étoile dansante ». Il faut, si j'ai bien lu Annie Le Brun, être un volcan pour vomir des diamants.

Dans le regard que l'humain peut avoir sur ces flux et agencements cosmiques réglés ou dérégés, les Anciens ne voyaient-ils pas l'origine de la mélancolie : la possibilité du génie politique, philosophique et artistique? C'est sous le signe des astres, de la Lune et particulièrement de Saturne que les Anciens pensaient la puissance créatrice. Or le génie n'est pas seul. Pour Hugo, une époque, un pays peuvent avoir du génie. Ne l'avons-nous pas un peu oublié?

Le 10 août dernier, nous nous imaginions filles et fils du soleil puis de la lune, comme les Grecs le faisaient. L'univers nous concernait. Il était en nous. Il y avait en lui, comme en nous tous, tout à coup, quelque chose d'effrayant et de sublime. C'est à la lune, au sublime, entrevu ce soir de super lune que je veux être fidèle, c'est au génie que j'en appelle ici.

Je sais que beaucoup crieront au meurtre, riront sous cape, dénonceront ma naïveté de croire en des mots bien historiques, que la science et les neurosciences nous ont permis de mettre à la poubelle et de trouver inadéquats. Hugo parlait d'« hommes océans dont l'esprit s'appelle génie » et c'est bien sûr à lui que je dois d'avoir envie de décrocher la lune. Oui, il y a des femmes et des hommes cosmos qui sentent en eux la puissance de la vie. Mais c'est aussi à Kant que je dois mes récents voyages cosmiques, nocturnes. Kant que l'on n'a pas particulièrement l'habitude de taxer d'irréaliste ou de grand lyrique et qui écrivait pourtant : « La nuit est sublime, le jour est beau. Ceux qui possèdent le sentiment du sublime sont portés aux sentiments élevés de l'amitié, de l'éternité, du mépris du monde, par le silence d'une nuit d'été, lorsque les tremblantes lueurs des étoiles traversent la nuit brune et que la lune solitaire paraît à l'horizon. »

Pouvons-nous avoir de grands rêves et ne pas les négocier d'avance avec ce que nous croyons être la réalité? La « tyrannie du réel » peut-elle arrêter de nous empêcher de penser? Pouvons-nous « rêver tout debout » et ne pas nous réveiller trop vite? Il me semble que depuis longtemps le discours de la résignation, ce qu'on appelle le réalisme en politique et même en art a gagné. Les utopies ont été accusées de toutes les dérives du xx^e siècle et la leçon que nous avons retenue de l'Histoire est qu'il faut garder les pieds sur terre et ne pas voir trop grand, afin de ne pas engendrer quelque totalitarisme. Ce récit est celui dont nous avons hérité, celui que nous connaissons, celui qu'il n'est peut-être pas nécessaire d'avoir pour seul legs. Nous ne nous permettons pas très souvent de regarder la lune et de nous faire cosmos. Mais comment, sans regarder le ciel ou la lune, résister à la paralysie qui nous atteint? Comment trouver un certain génie? Comment participer au sublime?

C'est peut-être avec ces questions que Victor Hugo dansait en pensant à autre chose? **L**

Catherine Mavrikakis est essayiste et romancière.